

## « Put Your Soul on Your Hand and Walk »

*Put Your Soul on Your Hand and Walk* qui se traduit en français par « Mets ton âme sur ta main et marche » est le titre du documentaire de Sepideh Farsi sorti en 2025. Ces paroles sont prononcées par Fatma Hassouna, une habitante et journaliste de la Palestine, qui raconte, à travers le film, son quotidien sous les bombes lancées par l'armée israélienne. Le sujet est grave et actuel. Malgré son thème explicite, aucun des spectateurs de la salle ne s'attendaient à être autant bouleversés. Même encore plusieurs semaines après la projection, il est difficile d'aborder le sujet sans avoir la gorge qui se serre.  
En quoi le documentaire de Sepideh Farsi touche-t-il efficacement la sensibilité et l'empathie du spectateur ?

### La volonté engagée de Sepideh Farsi prend forme dans un documentaire d'une réalité pure.

Faute de pouvoir tourner en Palestine, la cinéaste peut seulement communiquer par appel Whatsapp une journaliste qui lui a été conseillée : Fatma Hassouna. Sepideh Farsi filme les appels grâce à une petite caméra ou grâce à un deuxième téléphone. On voit le visage de la cinéaste et de Fatma dans le rectangle du téléphone, si familier pour nous. Whatsapp est le réseau social utilisé fréquemment pour contacter les personnes de notre famille. Ce cadre contraint par la cinéaste, plonge le spectateur dans sa propre intimité. La vie qui apparaît à l'écran est aussi la vie du spectateur. Par conséquent, il devient aisé de s'identifier et de comprendre Sepideh et Fatma.

Les visages sont en gros plan. Il n'y a pas de direction caméra réfléchie à l'avance. Tout est spontané. Une bombe vient de s'écraser en Palestine, Fatma nous montre les dégâts par la fenêtre. Fatma est avec son frère, il apparaît ci et là à l'écran. Les mouvements de l'image sont dû au mouvement conscient et inconscient de Fatma. Ce n'est plus seulement Sepideh Farsi qui est en appel avec Fatma Hassouna mais bien tous les spectateurs. Cela donne presque l'illusion qu'on puisse lui parler et qu'elle nous réponde.

Sepideh Farsi ne cherche pas à édulcorer les appels. Pour partager son angoisse que Fatma ne puisse plus décrocher, la cinéaste conserve les appels manqués. La mauvaise connexion et les fréquentes coupures sont également montrées. Les conditions sont mises en lumière et ajoutent au réalisme. Peu de longs métrages trouvent nécessaire de garder ces contraintes à l'écran. Ces petits détails sont généralement coupés et donnent une réalité lisse. Sepideh Farsi qui doit sortir du cadre de l'écran pour aller ouvrir la porte à son chat surprend. On nous montre au plus proche comment les appels se sont déroulés. On fait connaissance de l'intérieur de l'appartement et du chat roux de la cinéaste. L'appel Whatsapp apparaît alors comme un pont entre le monde meublé et calme de Sepideh Farsi et le monde de destruction et de chaos de Fatma Hassouna. Ce pont est devenu banal dans nos quotidiens par le digital mais, ici, il frappe.

Le spectateur prend conscience que ce qui se passe à Gaza se déroule dans sa réalité... et dans son présent.

Sepideh Farsi avait une urgence de montrer ce que les médias refusait de faire et de le diffuser dans un temps court. Elle n'a pas cherché à attendre la fin de la guerre pour montrer historiquement ce qui c'est passé. Sa volonté est d'arrêter la guerre au plus vite et de rendre compte ce qui se passe au moment présent. Cette immédiateté et ce montage sans « mise en scène artistique » est le miroir du quotidien du spectateur. Sepideh Farsi s'accommode souvent des contraintes pour en faire une force comme lorsqu'elle avait filmé au téléphone afin de contourner la censure dans son film « Téhéran sans autorisation ». La contrainte de ne voir Fatma Hassouna seulement dans un écran de téléphone se révèle être la force de frappe pour que le spectateur se sente concerné.

### La vie et le destin de Fatma Hassouna porteuse de paix et d'amitié apparaît comme une injustice, une absurdité.

La cinéaste téléphone à une habitante dans une ville en destruction, rythmé par la violence, la survie et le deuil. Quelle surprise quand le téléphone révèle un immense sourire ! En effet, Fatma Hassouna possède un optimiste communicatif et déroutant. Elle a la foi en Dieu et croit en la fin de la guerre. Elle ne parle pas un seul moment d'état d'Israël, d'ennemi ou de vengeance. Elle évoque un arrêt de la guerre, que leurs malheurs soient entendus et de pouvoir réaliser ses rêves. C'est une figure de paix. La guerre ne tue pas des ennemis mais des innocents. Le message du documentaire est bien plus fort avec la personnalité de Fatma qu'avec une personne qui serait davantage en colère ou enfermée par la haine. Ici, une amie nous parle de son quotidien en essayant de le rendre plus supportable par un sourire. Grâce à Fatma, le film est pacifiste tout en étant dans l'urgence d'agir.

Son sourire demeure grand, même quand elle raconte la mort des membres de sa famille. Son sourire demeure, en évoquant les corps tranchés. Son sourire demeure, rassurant, au contraire du spectateur qui lui a du mal à sourire. Les appels semblent être des moments de joie. Ils nouent le lien entre Sepideh et Fatma. Ils nouent le lien entre Fatma et le spectateur. Le spectateur souhaite à son tour une meilleure vie, une justice pour cette amie.

On voudrait contribuer à améliorer ses conditions de vie. Le sentiment d'impuissance grandit encore davantage, quand sans rien pouvoir faire, on la voit se dégrader. Son sourire devient forcé, elle est présente sans vraiment être là. Cette dégradation de cette personne amicale remplie d'espoir enfermée dans son pays laisse difficilement indifférent. Ce n'est pas une interview de quelques minutes, ni une statistique. Mais une personne qu'on apprend à connaître à travers les échanges, on sait comment elle résonne, comment elle pense.

Sepideh Farsi a intégré à son documentaire, les photographies de Fatma Hassouna, une vidéo et deux poèmes envoyés par vocaux. La tâche est fastidieuse pour envoyer les documents. Fatma doit marcher longtemps pour trouver assez de réseau et trouver du temps. Le travail de journaliste de Fatma Hassouna contient la volonté de mettre l'humain au centre. Fatma Hassouna s'adresse aux habitants de ce monde en filmant les habitants de la Palestine. À travers les photos, les humains sont les seuls éléments colorés au milieu des décombres grises. Leur mouvements sont captivés, l'entraide, les tâches pour survivre, les moments de jeu, les pleurs, l'abattement, les membres coupés et calcinés. Ces photos sont travaillées. Fatma Hassouna capture des moments spontanés mais pas au hasard et d'une manière réfléchie par rapport au formes, aux couleurs, aux lignes directrices... Dans ce paysages de morts, on voit des voitures en marche, des gens en vélo et des arbres sur le bord. Fatma photographie la vie. Une vie dure. Une vie où un enfant à peine âgé de huit ans nettoie les restes de chairs imprégnés sur le sol de ce qui était, avant, des personnes de sa famille. C'est la vision d'une palestinienne et non pas d'un journaliste d'un pays extérieur. Le spectateur se reconnaît en eux par leurs habits, leurs gestes et leurs émotions. Ce n'est pas seulement des photos bilans sur la destructions des bâtiments où il est plus dur de projeter la vie et par conséquent de provoquer l'empathie. Fatma Hassouna raconte à travers ses photos une réalité plus douce, la plupart de l'horreur est hors-champs ce qui rend ses œuvres plus accessibles. Dans le sens contraire, cette douceur touche davantage. La vie, celle qu'on connaît banale et familière subsiste malgré toute cette horreur. Les photographies sont à l'image de la photographie : optimiste et rempli d'espoir.

Pourtant la violence de la guerre rattrape le spectateur. La veille de son départ à Cannes, Fatma Hassouna est assassinée ainsi que toute sa famille à l'exception de sa mère. Lors du dernier appel, on la voit décidée à revenir en Palestine après son voyage à Cannes, refusant catégoriquement d'abandonner son pays. La dernière image de sa résilience et de son combat pour la paix. Puis l'écran devient noir et sa mort nous est annoncée. Le choc est brutal. La guerre est venu jusqu'au spectateur. Quand le film se termine, on doit faire le deuil de Fatma Hassouna.

Le documentaire de Sepideh Farsi touche efficacement la sensibilité et l'empathie car il utilise des modes familiers aux spectateurs et offre sa vie réelle et non pas une fiction ou un documentaire mis en scène. Fatma Hassouna devient l'amie des spectateurs et son travail met l'humain au centre afin d'exprimer des émotions complexes à la fois positives et négatives. Le spectateur rencontre Fatma à travers un lien intime, non officiel, ce qui donne l'impression de la connaître. Le spectateur porte de l'affection envers elle et par conséquent plaint sa situation. Le documentaire n'attise pas la haine et ne crée pas de hiérarchie il ne s'adresse qu'à l'humain. Enfin, le documentaire dépeint ce qui se passe dans le présent. La mort inattendue de Fatma appuie l'idée que les horreurs commises sont déjà suffisamment atroces pour pouvoir provoquer de l'empathie. Cette empathie apparaît sans avoir besoin d'analogie artistique ni fiction poussant à sortir de sa perception du monde. Le documentaire nous met face aux émotions qu'on veut éviter. Le documentaire de Sepideh Farsi nous oblige à voir, à prendre conscience et à réfléchir sur ce qui se passe. Le documentaire a rendu visible le génocide à échelle humaine. Libre à nous de fermer les yeux ou de continuer à voir.